

*La Pie*

Les enfants ont d'abord cru à un incendie, aux flammes gigantesques d'un dragon qui engloutissait l'océan. Blottis l'un contre l'autre, ils ne quittent pas la plage des yeux, jusqu'à discerner la tête du monstre, ronde et d'un jaune éclatant. Sous un ciel pâle et vierge, le soleil leur apparaît pour la première fois cette année.

Dans ce petit village du Trégor-Goëlo, nombreux sont les habitants qui, dès les premières heures du jour, se sont précipités à la fenêtre pour admirer le spectacle. Les plus téméraires passent le pas de leur porte et se rassemblent sur la plage, là où la marée descendante laisse peu à peu émerger les rochers. « C'est pour aujourd'hui ! » lance un vieillard aux yeux plissés. Les villageois acquiescent tous en silence et un sourire vient alors redessiner les visages. « C'est pour aujourd'hui ! » reprend un jeune homme, et tout le village se relaie alors la nouvelle. Dans les petites maisons au toit d'ardoise, l'effervescence gagne le moindre membre de la famille car c'est aujourd'hui, comme chaque année depuis si longtemps que les mémoires l'ont oublié, que ce déroulera la Photographie.

Une si belle journée est si rare, que les photographes de toute la région ont déjà envahis les plages et les calvaires à la recherche de l'image parfaite. Il est bien connu que toutes les cartes postales vendues aux touristes ont été prises un jour tel que celui-ci. C'est également lors de cette journée que tous les membres du petit village se réunissent sans exception, pour la photographie annuelle. L'activité cesse alors l'espace d'une journée et tout le monde s'affaire à rassembler les membres de sa famille et à s'habiller pour l'occasion. La joie délie les langues et les rues résonnent alors de voix pressées, de rires d'enfants et de chansons.

C'est ce jour-ci qu'a naïvement choisi Antoine pour se rendre au village afin d'acheter un paquet de bicarbonate. Mais une fois devant la droguerie Gros Jean, il est surpris de voir la grille baissée et les articles encore recouverts d'un fin drap blanc. Il jette un rapide coup d'œil à sa montre mais le soleil si reflète avec tant de vigueur qu'il a du mal à discerner la petite de la grande aiguille.

Autour de lui, le village paraît portant bien vivant et des fenêtres, s'échappent de délicieuses odeurs de légumes frits et de délicates senteurs de fruits frais. Antoine décide alors de tenter sa chance chez l'épicier. En remontant la rue principale, il croise un groupe de jeunes écoliers aux habits impeccables, aux cheveux trop soigneusement plaqués et au regard sage. Pourtant, leurs chaussures sont maculées de sable humides et leurs mains collantes de sel. Une pointe de nostalgie vient réveiller l'esprit encore endormi d'Antoine par cette heure matinale. Il n'avait pas grandi au brumeux pays du Trégor-Goëlo, mais il se souvient du sable beige et des heures passées à chasser le crabe près de Séné. Solitaire, Antoine connaît sa fâcheuse tendance à idéaliser les vieux souvenirs qu'il aime à ressasser et polir des heures durant. Une pratique qui le rend sujet à la mélancolie et autres tourments qui l'accompagnent. Mais aujourd'hui, c'est avec un surprenant plaisir qu'il repense à ses jeunes années. Le soleil sans doute...

-Vous n'êtes pas du village vous ! Antoine détourne le regard de l'épicerie aux volets clos pour faire face au vieil homme tout proche.

-Les commerces sont tous fermés ?

-Aujourd'hui seulement mon garçon, répond le vieillard avec un petit rire, vous ne voyez donc pas que le soleil brille !

-Drôle de journée n'est-ce pas, acquiesce Antoine en avançant de quelque pas, savez-vous où je pourrais trouver du bicarbonate ?

Le vieillard fait un instant mine de réfléchir, puis un sourire quelque peu édenté vient barrer son visage.

-La bonne Marthe à toujours ce qu'il faut dans son placard ! Puis, sur le ton de la confiance, le vieil homme ajoute : Son eau de vie est l'une des plus incroyables que je n'ai jamais bu !

Une vingtaine de minute plus tard, un paquet de bicarbonate dans une main et une bouteille de prune dans l'autre, Antoine quitte la petite chaumière de la grande Marthe. Cette femme qui vit du

peu que lui rapporte sa retraite, n'avait pas hésité une seule seconde à lui offrir une bouteille entière de son précieux alcool et un kilo entier de bicarbonate.

C'est en se dirigeant vers la petite place St Jacques où il avait garé sa voiture qu'Antoine remarque ce léger *tic tic* dans son dos. Il se retourne fronce les sourcils en découvrant son mystérieux suiveur. Il s'agit d'une suiveuse en réalité : une belle pie au plumage brillant. Sautillante, celle-ci se rapproche jusqu'à venir piquer du bec la chaussure du jeune homme. Il la laisse faire, quelque peu amusé de la témérité de l'oiseau. Ce dernier lâche un petit cri avant de venir se jucher sur l'épaule de son nouveau perchoir. Doucement, Antoine pose au sol son paquet de bicarbonate, et avec une précaution, il tend la main vers ce drôle d'oiseau. La pie laisse échapper un petit cri et vient blottir sa tête contre la paume du jeune homme tel le ferait un chat. L'envie de lui parler vient naturellement à Antoine, qui d'habitude peu loquace, ne communique que le minimum nécessaire. Heureuse coïncidence que la pie sur son épaule ne soit pas la pie bavarde de toutes ses histoires qu'on raconte. Elle se contente d'écouter, son œil noir et vif semble le dévisager avec intérêt et les quelques piailllements qu'elle lance sont comme des signes d'approbation.

Une jeune femme à la démarche vive, s'est arrêtée devant cet étrange spectacle. « Vous avez de la chance », dit-elle, « Trois-Quatorze n'aime pas les étrangers... La pie du boulanger, celle sur votre épaule. » précise la jeune femme.

« Cette pie appartient donc à quelqu'un » songe le jeune homme en regardant la jeune femme s'éloigner et finalement disparaître à l'angle d'une ruelle. Vivement, Antoine s'empare de son paquet de bicarbonate, mais la pie enfonce encore plus profondément ses serres dans la veste du jeune homme. La pie n'a décidément pas l'intention de partir, si bien que juste avant qu'Antoine ne ferme sa portière, l'oiseau de faufile dans le véhicule et se pose sur le volant avec un cri courroucé. Yeux dans les yeux, les deux compagnons se dévisagent longtemps. « Et puis zut ! » lâche Antoine avant de lancer le moteur.

La cloche vient de sonner dix heures, le curé a aujourd'hui revêtu sa plus belle robe. Près de la petite église de pierre, à quelques pas d'un calvaire recouvert de lichen, un homme au tablier encore couvert de beurre et de farine attend, l'air soucieux. Ses yeux clairs furètent dans tous les coins à la recherche d'on ne sait quoi. Intrigué, le père Simon sort sa large tête aplatie au soleil et demande au bon vieux Maël ce qu'il peut bien faire dehors alors que l'heure est aux préparatifs.

« Mon père, je cherche Trois-Quatorze. » Le boulanger semble réellement inquiet, et bien qu'il n'ose l'avouer, il soupçonne avec une colère sourde, le chat du curé de n'avoir fait qu'une bouchée de sa bonne vieille amie. Le fait qu'une telle idée ait pu lui traverser l'esprit le remplit soudain de honte. Douter d'un homme d'Église est sans doute la conséquence de ses rayons trop chauds qui lui vrille le crâne. Oui c'est sûrement cela, et en pestant contre le ciel il se met à arpenter les rues à la recherche de sa fidèle Trois-Quatorze.

Maël passe tout d'abord devant la famille des Godoin dont la grand-mère tente avec maladresse, d'attacher sa toukenn. De leur cuisine, s'échappent de drôles odeurs de poisson brûlé et une épaisse fumée. La famille ne s'attendait de toute évidence pas à une apparition si soudaine de l'astre lumineux et sera, comme à son habitude, en retard pour l'évènement. Le boulanger et le reste du village pesteront comme à leur habitude, bien que sans méchanceté, et se serreront un peu plus sur le banc pour laisser la place à M. Godoin et sa mère de s'asseoir.

En descendant la rue principale vers St Jacques, le boulanger malgré son air bougon, s'émerveille de cette traînée d'obscurité qui le précède. Il profiterait pleinement de ce jour de fête si seulement Trois-Quatorze était là, sur son épaule.

Pendant près d'une heure, le boulanger arpente inlassablement le petit village. En passant devant sa boutique, sa femme le fustige du haut de son balcon, le traitant de tous les noms d'oiseaux avec une certaine complaisance. Mais seule la belle pie habite les pensées du pauvre Maël, ses plumes noires de jais et leur si beau reflet bleutés au bout des ailes. Pourtant le temps presse, les kouign-amanns à l'intention du village n'étaient pas encore dans le four, et ce n'est pas son incapable de femme qui allait sans occuper. Il n'a pas non plus réussi à mettre la main sur son beau chapeau traditionnel à

ruban, ni sur ce vieux veston aux motifs dorés. Mais il n'en a que faire, la gaieté ambiante ne l'atteint plus et Maël se laisse lourdement tomber sur le muret de pierre longeant la plage.

C'est la bonne Marthe qui, percevant le désarroi grandissant du boulanger, est venue à sa rencontre. Sa face de carême devait être belle autrefois. Malgré ses airs rêveurs, elle a su rester vive, et quand Maël termine de lui expliquer sa triste situation, elle s'assoie près de lui et pose une main diaphane sur son épaule. «Un jeune homme est venu il y a heure environ, Lisette l'a vu avec Trois-Quatorze juché sur son épaule.»

Maël se lève d'un bon, touché en pleine poitrine. Il se sent trahi, traversé de part en part par une colère qu'il n'avait jamais connue jusque-là. Les quelques notes de *La vie en rose* qui s'échappe de la petite cabane du vieux Igor, lui font serrer les poings. Comment avait-elle pu lui faire ça, à lui ! Quand il la prenait dans ses bras, quand il lui parlait tout bas, il voyait la vie en rose lui !

Le regard fixe, la mâchoire serrée, Maël traverse le village, injuriant ceux qui se mettent en travers de sa route. La plus part des villageois transportaient seul ou à plusieurs, les bancs sur lequel ils allaient s'asseoir dans quelques instants quand le flash sortirait de l'appareil. Très vite, le boulanger quitte son village natal et s'aventure sur la petite route goudronnée longeant la corniche. Le village en fête et en délire dans son dos ne lui font ni chaud ni froid, il leur souhaite même de s'étouffer sous leur soleil et leur joie. Ébloui par le soleil, il porte sa grosse main à ses yeux et discerne à quelques mètres de là, une silhouette mouvante qui se fond presque dans le gris de la roche. Maël court maintenant, soufflant, les babines retroussées. Antoine, penché sur le capot fumant de sa deux Chevaux, relève la tête et voit cet animal se ruer vers lui.

« Où est-elle ?! Où est Trois-Quatorze ?! Tu vas répondre nom de Dieu ! » Le jeune homme recule de quelques pas et balbutie quelques incompréhensibles excuses.

-Je n'en ai que faire de tes excuses blanc-bec ! Où est ma pie ?!

-Envolée, répond Antoine dont la voix tremble un peu.

-Envolée ? Maël s'adosse à la voiture, les yeux vagues. Il se sent vide et un peu honteux à vrai dire, condamner une pie pour s'être envolé serait une tartufferie sinistre. Alors, le pas lourd, les bras ballants, Maël retourne au village avec derrière lui, le jeune Antoine à la recherche d'un mécanicien.

Le soleil est bientôt à son zénith et les villageois sont déjà près. Assis ou debout sur des vieux bancs de bois, les pieds et genoux serrés, le regard pétillant et fier. L'appareil photo trône avec majesté face à l'océan et embrasse tout le décor : les rochers déchirés, les galets polis et l'eau qui scintille avec vigueur. Parmi les enfants qui s'agitent gaiement, le maire virevolte entre les tables où chacun a déposé un plat aux senteurs exquises. Monsieur le maire a pour l'occasion, sortit son plus beau costume rayé et affiche comme toujours un magnifique sourire bordé de dents trop blanches. Nerveux discret de nature, il ne peut cependant s'empêcher de jeter toute les minutes, un coup d'œil à sa montre. Il se doit d'être ponctuel, au douzième coup de midi il doit déclencher l'appareil. Jamais il ne dérogerait à la règle... mais où est donc passé ce satané boulanger ! Soudain, son visage s'éclaire, ses yeux bleu s'agrandissent jusqu'à manger la moitié de son visage et sa bouche s'étire démesurément.

-Que Dieu soit loué vous êtes là ! S'exclame-t-il en apercevant au loin l'imposante silhouette de Maël suivit de celle plus frêle d'Antoine, Nous ne vous attendions plus, les Godouin sont déjà installés, venez, venez vite !

-Je cherchais Trois-Quatorze, se justifie le boulanger d'une voix sourde. Il n'a même pas retiré son tablier et ses cheveux en bataillent collent à son front. Vous savez Monsieur le maire, le ciel bleu pourrait bien s'effondrer que j'irais décrocher la lune pour elle, j'irais même voler la fortune si cette pie voleuse me le demandait. Oui pie voleuse ! Voleuse de tout ce que j'ai projeté en elle ! Mais comment lui en vouloir... Peut-être ne m'aime-t-elle pas car Dieu ne réunit-il pas ceux qui s'aiment ?

Le silence c'est peu à peu fait parmi les villageois. Ils regardent tous ce drôle de boulanger que toute leur vie, ils n'avaient entendus prononcer que des jurons étouffés. Antoine, un peu en retrait, voudrait prendre ses jambes à son cou. Quelle idée aussi de sortir par un temps pareil.

C'est alors qu'un rire tonitruant vient dissiper cette lourde nappe de silence.

-Et bien mon brave Maël, ce n'est pas la peine de nous réciter *L'hymne à l'amour*, le bon vieil Igor nous la chante déjà à merveille ! Et le village se met aussi à rire de bon cœur et sans méchanceté.

-Elle est là votre pie, reprend le maire en désignant le petit muret de pierre derrière les bancs alignés. Et en effet, fière et l'air vaguement amusé, se tient là Trois-Quatorze. C'est à ce moment-là que le premier coup de midi sonne. Tout le monde se serre un plus sur le banc pour faire place au boulanger dont des larmes de joie coulent jusqu'à sa barbe.

-Venez-vous aussi, lance le maire à Antoine avec un joyeux empressement.

-Vraiment ?

-Venez ne faites pas de chichi, renchérit Maël avec un large sourire.

Le douzième coup résonne à l'unisson avec le déclic de flash. Une vague de hurra soulève tout le village qui se précipite pour admirer la photographie de l'année. Fier comme un coq, le maire saisit la photo instantanée sortant de la bouche de l'appareil et la lève vers le ciel, l'inondant ainsi de lumière. Les enfants et les plus gourmands se sont occupés de déballer les victuailles et la bonne moitié du village c'est déjà détourné de la photo quand celle-ci commence à apparaître. Les yeux grands ouverts, Antoine regarde avec émerveillement, l'image de révéler comme par enchantement. «Trois-Quatorze est resplendissante ! » fait remarquer Maël à l'intention du jeune homme qui ne peut que hocher la tête.

Le maire se félicite également de la réussite de la Photographie et dans un élan de joie, invite même Antoine à feuilleter les albums photo du village.

Alors de le maire glisse la nouvelle photographie dans un album neuf, le jeune homme s'empare d'un livre moins récent, de 1960 à en croire la couverture. Il le feuillette quelques instants avant de froncer les sourcils. L'air songeur, Antoine s'empare alors d'un autre album de 1900 celui-ci. Il fait défiler les pages de plus en plus vite avant de relever franchement la tête.

-Mais, Monsieur le maire, sur chacune de ces photos...

-Que se passe-t-il ?

-Et bien, reprend Antoine, voyez par vous-même ! La... La pie.

-Quoi la pie ?

-La pie est sur toute les photos, lâche enfin le jeune homme.

Antoine recule de quelques pas et en faisant volteface, se retrouve bec à nez avec Trois-Quatorze. Celle-ci le dévisage longuement avant de cligner malicieusement de l'œil et d'un coup d'aile vif, disparaître dans la clarté du jour.